

# HIER - AUJOURD'HUI - DEMAIN

Nous trouvons dans le *Moniteur universel* quelques détails complémentaires sur nos avons donnés sur les désordres de Paris :

« Une foule assez considérable s'est portée, lundi vers quatre heures, sur la place du Château-d'Eau pour y acclamer les soldats de la caserne du Prince-Eugène, dont le vote a été, comme on sait, fort remarqué. Le soir cette manifestation durait encore, lorsqu'on apprit que des barricades venaient de s'élever à Belleville.

« Aussitôt le maréchal Le Bœuf, qui se trouvait à la caserne, en bourgeois, donna l'ordre de diriger sur Belleville les deux régiments du Prince-Eugène, qui ont enlevé les barricades avec beaucoup d'entrain et au cri de *Vive l'Empereur* ! On voit déjà, par cette expérience, que les votes négatifs de l'armée n'ont pas toute la signification qu'on leur prête.

« Cependant il faut tout dire : dans cette courte expédition, un so dat, un seul, soit qu'il l'ait voulu, soit qu'il ait été entouré, s'est laissé désarmer ; il a été très-applaudi, puis emmené triomphalement dans un café du voisinage. Il était là depuis quelque temps, lorsqu'un officier, à la tête d'un détachement très-peu considérable, est venu le chercher. Nous devons ajouter qu'il n'a opposé aucune résistance et que personne n'a même essayé de le défendre.

« Nous croyons pouvoir assurer que le Gouvernement est bien résolu à empêcher le renouvellement de pareilles tentatives de désordre et, détail qui n'est pas sans intérêt, à employer avec confiance contre les perturbateurs de la paix publique les régiments de ligne. Le choix de cette arme semble en effet s'imposer au Gouvernement, après les cris de : *Vive la ligne* ! qui ont retenti hier sur la place du Château-d'Eau et à Belleville.

« En terminant, nous ferons remarquer qu'après le vote qui donne une majorité de plus de 7 millions de voix à l'Empire libéral, toute tentative de désordre est une injure faite à la volonté de la France. »

Nos correspondants de Paris nous entretiennent beaucoup ce matin des très prochains remaniements ministériels. M. de Talhouët se retirerait. De plus, étant données les vacances des ministères de l'instruction publique et des affaires étrangères, il y a lieu de pourvoir ces deux départements de titulaires définitifs. Pour les affaires étrangères, le nom de M. de Grammont est mis en avant ; pour l'instruction publique celui de M. de Guérinonnière. Pour les travaux publics on parle d'un membre du centre gauche, dont le nom sera facilement deviné par les lecteurs du *Journal de Roubaix*.

On assure que M. de Girardin serait nommé sénateur.

Nous ne pouvons ni affirmer ni infirmer le fait de l'entrée des deux branches royales des Bourbon.

Le comte de Paris est allé à Vienne et y a séjourné avec le duc de Chartres. De là, ils se sont rendus à Constantinople en compagnie de la comtesse de Paris.

Une dépêche nous confirme ce triple voyage.

Quant à la facilité avec laquelle certains journaux nient les rapports du comte de Paris avec le comte de Chambord, nous devons dire qu'il est au moins étonnant que ces journaux soient mieux informés à ce sujet que les personnes dont le témoignage s'appuie sur des certitudes oculaires.

On communique au contre-gauche les renseignements suivants, que nous reproduisons sous toutes réserves quant aux faits qu'il nous est impossible de contrôler, mais sur lesquels nous appelons l'attention d'une manière spéciale.

M. Adrien Marchet, rédacteur en chef du journal la *Sarthe*, était à Paris depuis quelques jours, occupé d'affaires politiques. Samedi, il devait retourner à Mans pour se trouver à la tête de son journal au moment du vote électoral. A deux heures de l'après-midi il quittait ses amis et partait pour la gare de l'Ouest avec une voiture portant ses bagages. Il avait encore avec lui divers ballots de papier renfermant des documents politiques, bulletins de votes, listes électorales, manifestes, etc. Depuis ce moment on l'a perdu de vue.

— Je ne puis rien vous refuser, riposta Wilfrid, presque naïf à force d'effronterie.

— Voyons, il faut vous tirer de là, et cette fois pour tout de bon... Vous avez perdu soixante mille francs, n'est-ce pas ? Combien devez-vous, à vol d'épervier, aux honnêtes gens que nous apercevons d'ici, parlementant avec vos esclaves ?

— Mais environ... cinquante mille.

— Une misère !... Et en dehors de l'état de siège, combien ?

Wilfrid, espérant tout sauver s'il conjurait le péril urgent, ne voulait pas se livrer tout à fait et tentait de s'arrêter dans cet engrenage où le poussait une force supérieure à sa volonté. Il répondit en souriant :

— Oh ! ne sortons pas des fortifications. La sortie nous mènerait trop loin.

— Eh bien, soixante et cinquante font cent dix mille.

— Et quatre-vingts que je vous dois déjà font ?... reprit Wilfrid avec un frémissement involontaire.

— Un compte rond que j'allais vous proposer... cent mille écus.

M. de Sivry tressaillit encore. Il eut comme la vision d'un danger inconnu, plus terrible que les autres. Mais ce danger était loin ; les autres étaient près.

— Que diable ! reprit le comte avec une bonhomie bourrue, vous ne pouvez pas, vous, le marquis de Sivry, vous, le roi de la mode, vous retrouver, vos dettes de jeu payées, réduit à jour de nouveau ou à vivre d'expédients. Laissez-

Vers les cinq heures de l'après-midi, un homme apportait dans la rue de la Banque, aux bureaux du journal le *Citoyen*, les bagages de Marchet. Dans ces bagages ne figuraient point les papiers politiques : aucune explication ne fut donnée ni demandée sur les bagages. Les rédacteurs ou les employés étaient absents.

Bientôt après cependant, les amis de M. Marchet, prévenus de ce qui venait de se passer, s'occupèrent de savoir ce qui pouvait lui être advenu. On télégraphia au Mans ; on n'obtint aucune nouvelle. Marchet n'était pas rentré ; on le croyait à Paris. Toutes les recherches faites pour le retrouver ou dans cette dernière ville ou sur la route de Mans, sont restées infructueuses.

Nous ne pouvons croire, dit le centre gauche, ni à une mystification ni à un enlèvement mystérieux ; mais en rapprochant les divers détails qui précèdent, il est impossible de ne pas remarquer dans toute l'affaire un côté politique qui obligera sans doute l'autorité à dégager sa responsabilité dans les circonstances actuelles.

Une anecdote qui, pour dater de 1832, n'en est pas moins très actuelle, puisqu'elle se passait à l'époque du plébiscite :

Mme X... femme du préfet du département des Z..., après une propagande plus active qu'intelligente, s'était écriée devant témoin, la veille du jour du vote :

— Si je savais que nous n'ayons pas la majorité, j'aimerais mieux me faire balayer des rues que de rester ici.

Le lendemain le département vota non avec une très jolie majorité, et Mme la préfète en se mettant à la fenêtre le matin, aperçut une cinquantaine de balais appuyés contre la porte de l'hôtel préfectoral.

Ces balais ne furent pas une plaisanterie inutile, car M. X... ne tarda point à recevoir son changement, comme l'Empereur a l'habitude de faire en pareille circonstance, sans doute pour consoler les préfets de leurs échecs.

## Chronique locale & départementale

La Société des architectes du département du Nord vient d'ouvrir un premier concours. Aux termes du programme que nous avons sous les yeux, les envois doivent être adressés au plus tard le 30 septembre de cette année. à M. Contamine, architecte à Lille, président de la Société, auquel on est prié de s'adresser pour les divers renseignements que nous regrettons de ne pouvoir donner ici, faute d'espace.

Les membres formant le conseil d'administration de la ligne du chemin de fer de Lille à Valenciennes, ont parcouru samedi la nouvelle ligne. Les ingénieurs avaient à se rendre compte de l'état des travaux et à voir si la ligne pouvait être bientôt livrée au public. Il paraît qu'ils ont été satisfaits de leur excursion et que la voie sera complètement en état de commencer le service à la date du 3 juillet. On croit que les gares seules ne seront pas encore entièrement achevées.

La remise officielle de la nouvelle ligne d'Hazebrouck à Poperinghe vient d'être faite par les ingénieurs de la construction aux ingénieurs de l'exploitation et du contrôle.

On parle de retards nécessités par le service télégraphique et les changements qui doivent être apportés dans la marche des trains de tout le réseau belge ; mais on croit néanmoins que la ligne sera livrée à l'exploitation le 1<sup>er</sup> juin.

La chambre de commerce se réunira le vendredi 13 de ce mois, à 7 heures du soir.

L'ordre du jour de cette séance comprendra les objets suivants :

- 1<sup>o</sup> Enquête parlementaire sur le régime économique ;
- 2<sup>o</sup> Questionnaire des voies de transport. Questionnaire de la laine.
- 3<sup>o</sup> Projet de jonction de l'Oise à l'Aisne.
- 3<sup>o</sup> Communications diverses.

sez-moi faire ! Vous n'êtes pas de ceux dont on dit tranquillement : « Un homme à la mer ! » Non, pour un chercheur d'aventures, tel que moi, vous savez est une gloire... Toutes les jolies femmes de Paris m'en remercieront... Cela ne vaut-il pas mieux que d'acheter quelques vieilles toiles — qui souvent ne sont pas authentiques ? Vous doublez en ce moment le cap des Tempêtes... Je le connais ; je suis votre pilote, et tout est dit. J'ai tellement foi dans votre avenir, que, si je vous demande, comme l'autre jour, un billet bien en règle, c'est uniquement pour ne pas vous offenser...

Peut-être Wilfrid, une fois en train de concessions, eût-il préféré une offense encore plus complète ; mais un reste de fierté l'empêcha d'en rien témoigner. En échange de sa signature mise au bas de belles feuilles de papier timbré, le comte lui remit négligemment un mandat de trois cent mille francs sur la banque de France. Le soir même, les dettes de jeu étaient payées ; les fournisseurs recevaient un à-compte, et Wilfrid gardait sa situation intacte ; avec une centaine de mille francs pour faire face à l'imprévu.

Certes, s'il eût été un bellâtre sans cervelle comme Alfred de Fleurance, ou un viveur au jour le jour comme Gontran, il se serait adressé à lui-même les félicitations les plus chaleureuses. L'apparence était triomphante. En quelques heures, sans tromper délier, il remonta

Ce matin, vers sept heures, un cadavre a été retiré du canal, au quai de Watrelos.

Ce cadavre était celui d'un vieillard de 68 ans, nommé C... porteur de charbon, demeurant rue des Fossés.

C... était veuf et ne laisse qu'une fille presque idiote.

On ignore si sa mort doit être attribuée à un accident ou à un suicide.

Un cabaretier de la rue de la Chapelle-Carrelle vient d'être victime d'un vol audacieux. Il y a quelques jours, on a pénétré dans sa chambre à coucher, fracturé la serrure d'un tiroir de commode et enlevé une somme de 100 fr. et une bague en or.

Une instruction est ouverte. Un individu sur qui pèsent des charges accablantes a été arrêté.

Le Tribunal correctionnel de Lille a condamné hier Joseph Van Goethem, garçon bucheur à Roubaix, et Jeanne Frank, couturière, le premier à deux mois de prison et la deuxième à trois mois, pour vols divers commis ensemble à Roubaix.

Hier, la voiture du messager de Saint-Amand à Lille, quittait cette dernière ville avec un chargement de droguerie, outre les objets ordinaires ; à quelques kilomètres de Lesquin, le chargement s'enflamma et fut réduit en cendre ainsi que le véhicule.

La perte est évaluée à 2,500 fr.

Pour la chronique locale ALFRED REBOUX.

Bourse de Paris	
du Mercredi 11 Mai 1870	
Rente 3 p. 0/0	74.70
id. 4 1/2 p. 0/0	103.30

## L'INCENDIE D'ELBEUF

On lit dans le *Journal de Rouen* du 10 mai : La ville d'Elbeuf était hier sous le coup de l'impression pénible causée par le terrible incendie qui s'était déclaré dimanche soir dans cette ville, communément l'avons annoncé, et qui a pris les plus vastes proportions.

Sept établissements ont été la proie des flammes, et on évalue la perte de 2 à 3 millions, garantis par la plupart des compagnies d'assurances françaises, dans diverses proportions.

Le feu s'est déclaré, sans que l'on connaisse encore la véritable cause, dans un bâtiment de la manufacture de M. Gérin-Rose, occupé par lui et par MM. Delamarre frères, bâtiment où l'on apprête les draps ; il envahit un quadrilatère ayant près de 200 mètres de côté. On ne voit plus dans cet espace de 3,000 mètres carrés environ, que pans de murs calcinés, d'une hauteur effrayante, qui menacent de s'écrouler, et dont on défendait hier, avec raison, l'approche aux visiteurs très-nombreux qui ne cessaient de stationner dans les environs.

Le rez-de-chaussée des nombreux corps de bâtiment haut de quatre étages, détruits par l'incendie, ainsi qu'une partie de la rue de la Bagne, près de la rue Percier, et plusieurs passages voisins sont encombrés par les débris des hautes murailles en maçonnerie qui se sont écroulées. Sous ces débris gisent, brisées ou foudroyées, les importantes machines qui fonctionnaient dans ces vastes bâtiments.

Hier encore les flammes s'élevaient menaçantes sur plusieurs points de l'incendie, notamment au rez-de-chaussée du grand bâtiment où il avait pris et où se trouvaient encore des laines et de nombreuses pièces de draps.

Des bois de charpente, mal éteints, se rallumaient en d'autres endroits, bien que les pompes n'aient pas cessé un seul instant d'arroser tous ces débris.

Au début de l'incendie, le feu concentré pendant près de deux heures dans le bâtiment où il avait pris naissance, a tout à coup gagné une autre partie de l'établissement de M. Gérin-Rose. Il s'est rapidement commu-

nié aussi à plusieurs établissements occupés par des locataires de Mme veuve Chennevière.

Les pompiers d'Elbeuf et ceux de Caudebec et de Saint-Pierre-lès-Elbeuf se trouvaient impuissants à maîtriser cet effroyable sinistre que l'on apercevait de Rouen.

A ce moment, les pompiers rouennais furent dirigés sur Elbeuf par un train spécial et arrivèrent bientôt sur le lieu du sinistre avec un puissant matériel.

Le mal était déjà bien grand : tout le quadrilatère, envahi par l'incendie ne présentait qu'une vaste fournaise.

Après deux heures de travail, les pompiers d'Elbeuf et des environs, aidés par leurs camarades de Rouen, avaient pu maîtriser l'incendie qui menaçait de détruire l'établissement Chennevière tout entier.

A trois heures et demie du matin, on était complètement maître du feu, dont la part, malheureusement trop large, avait pu enfin être faite.

Les pompiers d'Elbeuf, dont le zèle et le courage ne sauraient être trop appréciés, ont été bien cruellement frappés par la mort de l'un d'entre eux. Cet homme, le brave pompier Gagnier, victime de son zèle et dont nous avons annoncé la chute d'un deuxième étage, a succombé hier matin à l'hospice, où il avait été immédiatement transporté. L'infortuné avait eu les deux poignets brisés et avait reçu plusieurs autres blessures.

La cause de cette chute avait été un éboulement qui a encore entraîné un autre travailleur, maître maçon à Caudebec-lès-Elbeuf. Ce dernier, relevé cruellement blessé, a été également porté à l'hospice d'Elbeuf.

Les pertes de l'incendie d'Elbeuf sont évaluées à trois millions.

Hier soir, à dix heures, l'incendie n'était pas encore complètement éteint.

## FAITS DIVERS

Pendant que le succès du plébiscite n'est pas encore trop défloré, racontons d'après l'*Opinion nationale* quelques anecdotes bien imaginées :

D... qui était un irrécusable du premier coup d'Etat, et qui fut appelé comme tel à la Chambre par l'opposition, jouit aujourd'hui d'une position officielle qui implique le dévouement le plus complet à la dynastie. Il va voter, hier, dès la première heure, accompagné d'un ami qui le voit avec surprise déposer dans l'urne un bulletin séditeux.

« A la porte seulement, il lui témoigna son étonnement :

« Comment, lui dit-il, tu as voté non ?

« Par exemple ! j'ai mis un oui d'enthousiasme.

— Je te jure que ton bulletin s'étant entr'ouvert, j'ai lu non.

— Et moi je te dis que cela est impossible, puisque j'avais préparé mon oui dès le matin, que mon domestique m'a vu l'écrire, et qu'il va te le dire devant moi.

« On entre à la hâte et le malheureux trouve son oui triomphalement étalé sur son bureau. Il sonne Joseph et lui demande ce que cela veut dire.

« Monsieur s'est tant pressé de s'habiller ce matin, répond celui-ci, qu'il a mis sa culotte de 1852 !

« En voici une autre presque mélancolique. En malheureux fonctionnaire de province n'éprouve pour le sénatus-consulte qu'une tiède admiration, et ne pouvait se résoudre à voter oui. Craintif et ayant vu de sa maigre place un besoin absolu, redoutant d'ailleurs le coup d'œil investigateur de l'employé auquel il fallait remettre son bulletin en personne, il tenait par-dessus tout à déposer dans ses mains celui qui lui avait adressé la préfecture. Grattait le oui était dangereux, car le papier est mince. Après mille hésitations, il se contenta de modifier la forme de l'initial et d'en faire un f. — Ouf ! disait son bulletin, et rien ne traduisait mieux la perplexité qui l'avait torturé et sa joie d'en être sorti.

« Toujours du vieux neuf, comme dirait Edouard Fournier. Un savant hindou, Babou Rajendralata Mitra, envoyé à Orissa par le gouvernement du Bengale pour faire des recherches archéologiques, a constaté par les monuments que la mode des chignons a existé il y a quelques deux mille ans chez les femmes des anciens Ariahs, qui portaient des touffes de cheveux, la plupart semblables de forme aux chignons de nos jours et qui parfois étaient d'un tiers plus gros que la tête.

Plusieurs journaux d'Amérique expriment la satisfaction qu'éprouvent les Yankees à voir le revolver entrer dans les mœurs françaises. Chez eux il fleurit plus que jamais. Il y a quinze jours, le général Liddell se trouvait sur un bateau à vapeur remontant le Mississippi ; à une station d'arrêt, le colonel Jones, un de ses ennemis, vient par hasard sur le bateau, l'aperçoit et disparaît pour revenir avec ses deux fils. Tous les trois ils rejoignent le général qui se promenait sur le pont, tirent sur lui à bout portant. M. Liddell tombe mort, les assassins se retirent fort tranquillement ; personne ne les inquiète. Deux jours après, le fils de la victime, un juge, passe en bateau au même endroit ; il reconnaît un des Jones près du débarcadere ; il s'élançe un revolver à la main, fait feu et étend sans vie le meurtrier de son père. Personne n'encore n'intervient et n'interviendra.

## THÉÂTRE DE ROUBAIX

Vendredi 13 mai 1870

Seule et unique représentation donnée par M...

**Marie LAURENT**

Grand 1<sup>er</sup> rôle des théâtres de Paris, avec le concours des artistes des théâtres de Lille et d'Amiens.

**Lucrece Borgia**

pièce en 5 actes par Victor Hugo. Madame Marie Laurent remplira le rôle de Lucrece, qu'elle a joué plus de 100 fois à la Porte St-Martin.

Le spectacle commencera par **Croque-Poile**

vaudeville en un acte. Prix des places ordinaires. On commencera à 7 h. 1/2.

## Dernières nouvelles.

Le courrier de l'après-midi nous apporte la note suivante :

Paris, mardi, 7 heures soir  
L'arithmétique du *Journal officiel*.  
Le *Journal officiel* donne ce matin, en tête de ses colonnes, le total général des résultats du plébiscite. Le voici d'après la feuille de M. Wittersheim :

Votes des 89 départements :  
(il manque encore trois arrondissements.)

	OUI	NON
6.887.272	1.473.147	

Votes connus de l'armée..... 227.336 39.364

Votes connus de la marine..... 23.759 5.874

Totaux 7.160.341 1.538.628

Nous avons eu la curiosité singulière de refaire des additions. Nous constatons au *Comité central au plébiscite de 1870* une notable différence avec les chiffres de l'*Officiel*, et nous nous demandons d'où elle pouvait provenir. L'idée vint à l'un de nos amis, attaché au Cabinet du *Comité central*, de refaire les additions de M. Wittersheim dans nos émales les résultats suivants auxquels arriveront nos lecteurs s'ils veulent se donner comme nous la satisfaction de revoir les chiffres donnés par le *Journal officiel* :

	OUI	NON
7.138.367	1.518.388	

Une dépêche que nous avons envoyée au *Comité central au Journal de Roubaix* a dû avoir des résultats soir que les derniers chiffres arrivés au *Comité* dans la journée, donnaient les résultats généraux suivants, à six heures du soir :

	OUI	NON
7.257.379	1.530.909	

moins l'Algérie. Ch. MELVAL.

Pour l'armée et la marine le ministère a reçu les chiffres suivants, non officiels :

Armée	227.336	OUI
	39.364	NON
Marine	23.759	OUI
	5.874	NON

que le hasard qui les a élevés les renverse ; ce n'est pas une disgrâce, c'est une débâcle. Ce n'est pas un édifice qui s'écroule, c'est le néant qui rossait si prof. Ils n'est pas nécessaire de briser leurs statues ; elles tombent d'elles-mêmes.

Wilfrid, tout en profitant d'un secours inespéré, n'était donc pas tranquille. Sans s'expliquer de quelle nature allait être sa servitude, il se sentait pris, enlacé, enchaîné. Le caractère et la position de son sauveur lui gênaient son salut. A ce sujet d'inquiétude s'en ajoutaient d'autres. Evidemment, il ne pouvait plus compter sur l'affection de Geneviève, et il ne lui était désormais possible de la dominer qu'en l'effrayant.

Ainsi qu'il arrive toujours dans les liaisons où le cœur n'est pour rien, la baronne avait passé peu à peu de l'enivrement au regret, du regret au remords, du remords à un sentiment bizarre, mêlé de terreur et de haine.

Lorsqu'une femme cesse d'aimer l'homme qu'elle n'estime pas, elle éprouve cette cruelle torture de voir, dans son amour de la veille, son ennemi du lendemain. Geneviève en était là.

Wilfrid, toujours aux aguets et aux écoutes, avait remarqué que cet instinct de répulsion, à peine déguisé par la peur, s'était singulièrement accru depuis l'arrivée du comte Santa-Maria.

Dans ces derniers temps surtout, à mesure que le comte, secondé par les empressés intéressés de Wilfrid, ac-

cusait de plus en plus ses relations avec lui et se montrait sans cesse à ses côtés, tantôt dans le monde ou au spectacle, tantôt dans la maison d'Anglars, Geneviève semblait en proie à des sensations étranges.

On eût dit parfois qu'elle aimait le comte de toute l'horreur que lui inspirait M. de Sivry, et en même temps, que l'amitié improvisée de ces deux hommes lui faisait redouter quelque piège diabolique.

Que fallait-il croire ? Ce nouvel habitué de la maison était-il l'amant de la baronne ? En dépit des rumeurs confuses qui disaient : « Oui ! » Wilfrid, avec sa clairvoyance de routé, se répondait : « Non ! »

Il s'agissait donc de Marcelle ? Il y avait donc connivence entre Geneviève, son mari et le comte, pour se jouer de lui, Wilfrid, que la haine de sa maîtresse n'effrayait pas, mais qu'exaspérait l'idée d'être pris pour dupe !

(La suite au prochain numéro.)

## GUÉRISON DE LA PHTHISIE. PULMONAIRE

ET DE LA BRONCHITE Chronique  
Traitement nouveau. — Brochure de 136 pages, 8<sup>e</sup> édition, par le docteur Jules BOYER.

— On reçoit cet ouvrage franco et adressant 9 fr. 50 en timbres poste, au D<sup>r</sup> Jules BOYER, 13, Boulevard Magenta, ou à M. DELAHAYE, Libraire, place de l'École de Médecine, à Paris.

16,677 9543